

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 15 (1886)

Heft: (7)

Rubrik: Troisième rapport

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

23^e Suivre une marche lente et graduée ; exiger des solutions bien établies, de la propreté et de l'ordre dans les devoirs ;

24^e Mettre les recrutables bien au courant sur la marche que l'on suit dans les examens fédéraux ;

25^e Etudier s'il serait à propos de remplacer les cours du soir par le demi-jour de congé hebdomadaire ou l'école du dimanche.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Se mettre à l'œuvre sans retard ; — et, comme résumé de ce rapport, se bien pénétrer de ces paroles de M. Bréal : « Le bon maître fait la bonne méthode. »

H. Currat, *instituteur*, à Morlon.

TROISIÈME RAPPORT

Question. En quoi l'éducation des filles doit-elle différer de celle des garçons ?

Sur l'importante question que nous avons à traiter, votre rapporteur a reçu 68 travaux et un rapport, dont voici les auteurs :

PREMIER ARRONDISSEMENT

M^{lles} Joye Euph., à Montborget;
Moosbrugger, Angèle, à St-Aubin ;

M^{lles} Loutan Marie, aux Friques;
Overney Marie, à Vallon ;

IV^e ARRONDISSEMENT

M^{lles} Aebischer Anna, à St-Ours ;
Albiez Jos. à Bonnefontaine ;
Bourqui Bertha, à Cormimb. ;
Chanez Laurette, à Posieux ;
Dafflon Marie, à Autigny ;
Daguet Victorine, à Fribourg ;
Duc Joséphine, à Belfaux ;
Féderer Camilla, à Fribourg ;
Fraise Ida, à Fribourg ;
Häring Alphons., à Fribourg ;

M^{me} Huguenot Julie, à Villarsel-le-Gibloux ;
M^{me} Jonin Elise, à Fribourg ;
M^{lles} Magnin Rosine, à Noréaz ;
Marchon Philom., à Vuistern. ;
Michel Marie, à Zénauva ;
Mivelaz Martine, à Fribourg ;
Pasquier Joseph., à Ependes ;
Richoz Marie, à Fribourg ;
Rime Elise, à Rossens ;

V^e ARRONDISSEMENT

M^{lles} Castella Elise, à La-Tour ;
“ Joséphine, à Sorens ;
Caille Henriette, à La-Tour ;
Corboz Lydie, à Enney ;
Delatinaz Aline, aux Sciernes ;
Francey Lucie, à Albeuve ;
M^{me} Glasson Marie, à Bulle ;
M^{lles} Gremaud Catherine, à Riaz ;
Maillard Colette, à Vaulruz ;

M^{lles} Pégaitaz Eugénie, à Vuadens ;
“ Joséphine, “
“ Aurélie, “
Perret, Mélanie, à Bulle ;
Remy Joséphine, “
Richoz Anna, à Marsens ;
M^{me} Ruffener Delphine, à Bulle ;
M^{lle} Sudan Emma, à Estavannens ;

VI^e ARRONDISSEMENT

Rapport de M^{me} Marie Demierre, à Mézières

M ^{me} s Barbey Marie, à Mossel ;	M ^{me} Frossard Melan., aux Glânes ;
Borghini Louise, à Romont ;	M ^{me} s Maillard Carol., à Villaranon ;
Bürgisser Anna, à Middes ;	Maillard Laurette, à La-Joux ;
Carrel Brigitte, à Bionnens ;	Perroud Marie au Châtelard ;
Conus Marguerite, à Rue ;	Pichonnaz Marie, à Blessens ;
Courlet Henr., à Vuisternens-devant-Romont ;	Rey Philomène, à Chapelle ;
Dématraz Léonie, au Saulgy ;	Richoz Julie, à Ecublens ;
Favre Marceline, à Lieffrens ;	Schmutz Marie, à Romont ;
Forney Ida, à Romont ;	Sudan Gélest., à Chavannes-les-Forts.
Fragnière Marie, à Villaz-St-Pierre ;	

VII^e ARRONDISSEMENT

M ^{me} s Boiston, Philomène, au Jordil ;	M ^{me} s Maillard Ros., à La-Rougève ;
Bossel Philomène, à Bouloz ;	Perrin Thérésine, à Semsales ;
Duc Bertha, à Semsales ;	Seydoux Henriette, à Prayoud ;
Genoud Sophie, à Fruence-Châtel ;	Villard Thérésine, à Châtel-St-Denis ;
Huguenin Louise, au Crêt ;	

Nos remerciements sincères à Mesdames les institutrices pour les soins qu'elles ont apportés, en général, à la rédaction de leurs travaux ; nous y avons recueilli de précieux matériaux pour l'élaboration de notre rapport. Qu'elles reçoivent donc le témoignage de notre reconnaissance.

Nous nous proposons de rendre aussi fidèlement que possible les idées émises par nos chères collaboratrices ; toutefois nous regrettions de ne pouvoir faire des citations aussi souvent que nous le désirerions.

Nous diviserons notre travail en six chapitres :

- 1^o Importance de l'éducation ;
- 2^o But de l'éducation ;
- 3^o Différence des caractères, d'où ressort la différence de l'éducation ;
- 4^o Education physique ;
- 5^o Education intellectuelle ;
- 6^o Education morale et religieuse.

I. IMPORTANCE DE L'ÉDUCATION

Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a-t-il pas démontré toute l'importance de l'éducation ? N'est-ce pas au divin Maître que les enfants doivent l'intérêt croissant qu'on leur a porté et qu'on leur porte encore aujourd'hui dans les pays chrétiens ? Par la sollicitude et l'amour ineffable avec lesquels il invitait ses disciples « à laisser venir à lui les petits enfants et à ne pas les empêcher, » ne les a-t-il pas exhortés à suivre son exemple ? Par sa soumission à ses parents, et par sa conduite dans le temple, au milieu des docteurs, qu'il écoutait et qu'il interrogeait de sorte que tout le monde fut étonné de la sagesse de ses réponses, ne s'est-il pas proposé comme exemple aux enfants mêmes ? Ne leur a-t-il pas montré comment il faut se conduire à l'église, à la maison, à l'école ? Par ses enseignements qui sont toujours à la portée de ses auditeurs et appropriés à leurs besoins, par la manière de diriger ses disciples, par ses instructions graduées, par la patience avec laquelle il attendait que la semence répandue germât et portât des fruits, n'a-t-il pas donné de précieuses

leçons à l'instituteur ? Enfin n'a-t-il pas dit à ses apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations, etc. » Aussi sous l'inspiration de l'Evangile les siècles chrétiens ont-ils vu surgir à côté des écoles de garçons, aussi des écoles de filles qui contribuèrent pour une large part au progrès de la civilisation, au développement moral de la société.

« Les Spartiates, les Romains avaient déjà compris toute l'importance de l'éducation, dit M^{me} Mivelaz, c'est pourquoi l'Etat se chargeait entièrement de l'éducation des garçons et la leur donnait toute guerrière, civique et religieuse. Il n'en a pas été de même de la femme qui était regardée plutôt comme une esclave assujettie aux travaux domestiques. Chez les Athéniens, les enfants étaient élevés d'une manière moins rude ; quoique les exercices corporels y jouassent un grand rôle, l'esprit était cultivé chez les garçons, mais rarement chez les filles. » Lorsque, grâce aux lumières du christianisme, le rang qui avait été assigné à la femme par le Créateur lui fut rendu, alors seulement les législateurs s'occupèrent de son éducation. Son infériorité n'est pas dans l'esprit, mais dans la force ; seulement il a fallu arriver au christianisme pour prouver qu'elle est apte à bien des choses du domaine de l'intelligence.

On a fait beaucoup depuis un demi-siècle dans notre pays pour l'éducation du sexe, et ces sacrifices n'ont pas été inutiles, car l'instruction générale y a gagné.

« Cependant nous fait observer, M^{me} Genoud, l'éducation des jeunes personnes est trop souvent superficielle. Au lieu de leur inspirer l'amour du travail, de l'ordre, de la propriété, des vertus solides, une piété douce et éclairée, on se borne à leur enseigner toutes les difficultés grammaticales, un peu de littérature ou quelques arts d'agrément. On sacrifie le fond à la forme, on développe les instincts de vanité et le goût de la toilette. Loin d'en faire de bonnes ménagères, on ne forme souvent que des coquettes. »

Réagissons contre cette tendance, car l'éducation ainsi comprise ne servira qu'à la ruine de l'édifice moral sur lequel est assise la société.

II. BUT DE L'ÉDUCATION

« L'éducation ne crée pas, nous disent M^{les} Dématraz, Corboz et Michel, elle accepte le fonds, la matière que la première création lui confie ; elle y imprime la beauté, l'élévation, la grandeur ; c'est comme une inspiration de vie, de force et de lumière. »

Elle doit former l'homme, faire de l'enfant un homme, c'est-à-dire lui donner un corps sain et fort, un esprit pénétrant et exercé, une raison droite et ferme, une imagination féconde, un cœur sensible et pur, et tout cela, au plus haut degré possible. Elle doit surtout former l'homme en vue du rôle qu'il est appelé à jouer dans la vie. Elle s'occupera donc et du présent et de l'avenir et se modifiera selon les circonstances.

« Le premier souci d'une éducation bien dirigée, continuent M^{les} Courlet et Seydoux, doit être d'assurer à la jeunesse cette haute culture morale qui crée la personnalité humaine, de lui inculquer ce respect de la vérité, ce goût de la sincérité qui font la probité de l'intelligence et du cœur, de lui constituer enfin comme la plus précieuse des dots que l'instruction puisse donner, ce qu'on appelle un bon jugement. »

L'éducation a pour but de conduire l'homme à sa fin, qui est de connaître, d'aimer et de servir Dieu, et ainsi d'obtenir la vie éternelle. Cette fin est celle de tout être humain, de toute âme rachetée par le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

M^{me} Glasson définit le but de l'éducation en ces termes : « L'éducation a pour but de former l'homme dans l'enfant, de lui montrer la route qu'il doit parcourir pour arriver à ses destinées éternelles, de lui aplanir les aspérités de la route, et surtout de l'empêcher qu'il ne dévie de ce chemin, parfois si rude, pour marcher dans la voie large de la perdition. »

C'est pour nous faire atteindre ce but plus sûrement, que la divine Providence a tracé à chacun de nous une voie de laquelle nous ne saurions nous écarter sans attirer sous nos pas bien des obstacles, bien des dangers. L'enfant ne pourrait-il pas être comparé à un voyageur qui aurait à suivre une route longue et périlleuse pour arriver au but qu'il se propose. Si un guide sûr et conscientieux veut bien se charger de lui indiquer le plus court chemin, de lui signaler les passages dangereux, de lui apprendre le moyen de désarmer les ennemis qu'il rencontrera, notre pèlerin, avec un peu d'intelligence et de courage, arrivera sans trop de peine au terme de son voyage. Mais si, au contraire, au début de sa course, un vil mercenaire s'est proposé de l'égarer, en lui indiquant comme certaine une route qui s'écartera toujours du lieu qu'il veut atteindre, en lui faisant envisager comme nuls les obstacles qu'il devra surmonter, je vous le demande, que deviendra ce voyageur ?

Il en est de même de l'enfant. « Il est plutôt faible, léger, inconstant, joueur que méchant ; il cède, il se donne à qui l'amuse et lui plait. Il est sans ressource contre l'entraînement ; c'est pourquoi, dans sa faiblesse, il a besoin d'un appui constant pour le retenir dans le devoir. Cette frèle créature, née dans un état de déchéance, ne va pas d'elle-même à sa fin sublime. Il faut l'y conduire, la guider en lui montrant la route, en aplanissant les difficultés. Parfois même pour la sauver, il faudra user de fermeté, faire comme une douce violence aux inclinations perverses. (M^{me} Demierre.) »

Et qui sera chargé de guider, de soutenir cet enfant, si ce n'est l'éducateur ? Si ce dernier a su découvrir les aptitudes de celui-là, deviner ses goûts, prévoir en un mot la vocation que l'enfant pourra embrasser, de quelle utilité ne lui sera-t-il pas ? Sans en avoir l'air, il pourrait profiter de toutes les occasions, même des plus insignifiantes, pour jeter dans son âme le germe des vertus qu'il aura le plus spécialement à pratiquer, l'horreur du vice et le courage de vaincre les difficultés qui entraveront ses pas dans le chemin de la vie.

III. DIFFÉRENCE DES CARACTÈRES D'OÙ RESSORT LA DIFFÉRENCE DE L'ÉDUCATION

« Dès le premier jour de la création, dit M^{me} Jonin, le rôle de la femme et celui de l'homme ont été marqués d'un caractère différent ; et pourtant le premier coup d'œil ne révèle à la réflexion que la similitude de ces deux êtres. La femme, ainsi que l'homme, a une âme immortelle. Comme lui, elle possède les dons de l'intelligence, du corps et du cœur ; à elle, aussi bien qu'à lui, appartiennent le sentiment du bien, le sentiment du beau et le sentiment religieux. Où donc réside la différence ? L'histoire du passé et celle du présent nous le disent : la différence réside dans les destinées que ces deux êtres doivent accomplir pour réaliser la pensée divine. »

« L'homme est primordialement destiné à la vie active, aux efforts des muscles comme à ceux de la pensée, obligé qu'il est de se frayer un chemin dans la vie, à l'aide de ces deux armes, disent MM^{les} Corboz et Dématraz. La femme, au contraire, entrevoit de loin la vie intérieure, paisible, celle.

qui n'exige d'autres efforts que ceux de la vertu dans ses modestes fonctions ; elle ne saurait que faire d'une grande force corporelle, de la volonté hardie, de l'aptitude aux grands travaux scientifiques, dont l'homme a besoin pour lutter contre la matière. Aussi voyons-nous le petit garçon et la petite fille s'exercer, dès la plus tendre enfance, d'une manière inconsciente, à leur future vocation. Tandis que le petit garçon, fortifie ses muscles par les luttes du pugilat, qu'il inaugure sa vocation par la satisfaction de ses appétits guerriers, par la construction de ses châteaux de sable, enfin par ces ascensions et ces sauts périlleux qui font le tourment des mères, la petite fille chiffonne gracieusement un bout de ruban, babille avec tout ce qui l'entoure et répète à sa poupée les leçons qu'on lui donne à elle-même. »

Nous ne pouvons pas cependant passer sous silence la description que fait M^{me} Caroline Maillard du caractère de la jeune fille. « Dès ses premières années, la jeune fille se préoccupe déjà de savoir comment elle pourra se faire aimer ; le désir de plaire fait l'objet de ses rêves, le but de sa conversation. Quand elle va et vient sans cesse autour de vous, elle cherche à attirer votre attention. Laissez-lui croire que vous l'admirez, elle est heureuse ; feignez de ne pas prendre garde à ses atours, vous la mettez au supplice. On sent que ce besoin de plaire est le pivot sur lequel roule déjà toute sa vie. Elle a, au service de sa vanité, des détours et des adresses qui vous étonnent. Il est permis de voir souvent là un défaut, mais il est impossible de n'y pas reconnaître le germe d'une sainte adresse qui, corrigée et dirigée par une éducation sérieusement chrétienne, sait ramener tous les cœurs vers le bien, vers la charité. De là, que remarquons-nous dans le cœur de la jeune fille ? la recherche extrême de soi et la passion de se dévouer. Elle est capable de pratiquer les vertus chrétiennes avec une grande élévation d'âme. »

M^{mes} Dématraz et Corboz poursuivent : « Une étude intéressante serait de prendre à part chacune des facultés capitales de l'enfant et d'en observer le jeu dans les deux sexes pour en diriger tous les ressorts. L'observateur remarquerait bien vite chez la jeune fille une merveilleuse aptitude à être émue au moindre ébranlement, le don des larmes et celui du rire facile, une mobilité infinie de la physionomie, les attributs d'une faiblesse qui veut dominer : finesse, ruse, caresse ; une sensibilité vive, le désir inné de plaire, un goût inconscient de la parure, une grande souplesse, une grande tenacité en même temps, et la passion pour les futilités.

« Le petit garçon est bien différent : plus stoïque, il s'émeut moins, il est plus ménager de ses larmes, il menace plus volontiers qu'il ne supplie, et sa physionomie enfantine accuse déjà les velléités agressives de domination ; sa voix est plus rude et plus impérieuse ; il va droit au but, violemment, mais avec franchise ; il a plus volontiers l'appétit de commander que celui de plaire ; il n'exprime pas autant et pense plus : et tandis que la jeune fille aspire secrètement à la royauté de la famille, il songe à celle du monde extérieur et soupire après la liberté ; et, moins calculateur, il est déjà plus personnel. »

L'éducateur ne saurait assez étudier ces jeunes natures qui présentent chaque jour à ses yeux tant de mystères, tant d'aptitudes diverses, tant de germes de défauts et de qualités. C'est un vaste jardin, aux fleurs variées ; le même sol les produit, mais avec quelle différence de culture de la part du jardinier ! S'il ne connaît pas à fond chacun de ces petits personnages qui composent le monde de son école, pourra-t-il travailler sûrement à leur bonne éducation ? car du contraste des caractères naît

la différence d'éducation ; c'est ce que nous essayerons d'étudier dans les chapitres suivants.

IV. ÉDUCATION PHYSIQUE

Il semble de prime abord que, dans cette partie de l'éducation, il ne devrait point exister de différence. Le corps du garçon et celui de la fille n'exigent-ils pas les mêmes soins, la même sollicitude ? N'ont-ils pas tous les deux besoin d'un corps robuste, d'une santé forte, d'une constitution solide, afin de remplir courageusement les devoirs de leur vocation ? « Le développement physique, observe M^{me} Marie Richoz, doit être également surveillé avec le plus grand soin chez l'un et l'autre sexe. La bonne tenue du corps, l'éducation des organes des sens, l'observation des règles de l'hygiène sont de toute nécessité. »

Surveillons donc la tenue de nos élèves. Ne les laissons pas, le buste penché et plié en avant, sur leurs pupitres pendant des heures entières. Une mauvaise posture empêche la poitrine de se développer, dit M. Horner, et le rétrécissement thoracique, qui en est la suite, produit trop souvent la phthisie. Une constante surveillance de la tenue est surtout nécessaire chez les filles. On sait combien la taille féminine se déforme facilement à cause de la faible résistance des os.

Cependant, la place qu'a assignée le Créateur à chacun de ces deux êtres, la force qu'il a donnée à l'homme, nous indiquent clairement que, même dans l'éducation physique, il peut et doit y avoir de la différence.

« L'homme sera souvent appelé à braver toutes les intempéries des saisons, à faire du service militaire, à s'occuper de travaux pénibles ; il doit donc particulièrement endurcir son corps et il y arrivera, par les courses de montagne, la gymnastique, voire même la natation qui a l'avantage de lui permettre de porter, à l'occasion, secours à ses semblables. » (M^{les} Marie Richoz et Fraisse.)

La gymnastique bien dirigée donne non seulement la force, l'agilité et la souplesse aux membres, mais elle a pour résultat de fortifier les parties faibles de l'organisme, de modifier une foule de dispositions maladiques et d'amener le développement normal du corps. Un célèbre médecin ne craint pas de dire : « Si les exercices corporels marchaient de pair avec les exercices intellectuels, on ne verrait pas tant de petits prodiges devenir idiots ou descendre prématurément dans la tombe. » Que l'instituteur déploie donc le zèle que mérite l'éducation physique.

« La femme, continue M^{me} Fraisse, a une constitution plus délicate que l'homme, et elle est sujette à une plus grande irritabilité nerveuse ; il lui faut bien plus de persévérance et de patience que de vigueur. »

« L'éducation qu'on lui donne, nous disent M^{les} Huguenot, Rime, Marchon et en général toutes nos collaboratrices, doit la rendre apte aux divers travaux du ménage et faire d'elle une mère de famille pleine de santé. Selon M^{me} Fraisse, il faut pour cela réagir contre les excentricités de la mode, qui déforment le corps, ruinent et la santé et les ménages.

« On n'a jamais eu l'idée, poursuit M^{me} Haering, d'enfermer les garçons dans des vêtements trop étroits ; pourquoi en agirait-on autrement pour les filles ? Ne pourrait-on pas veiller un peu mieux à la croissance gradauelle de leur corps et leur donner des habits adaptés à leur taille, sans s'inquiéter de l'effet qu'elles pourraient produire au milieu de leurs compagnes ? »

Ce que nous venons de dire sur l'éducation physique regarde beaucoup plus les jeunes filles des villes que celles de la campagne, car ici l'enfant

est soumise à une gymnastique continue. Dès l'âge le plus tendre, elle sera initiée aux différents travaux des champs; sans doute, on ne demandera pas d'elle un travail assidu, pénible, au-dessus de ses forces, qui déformerait son corps, ruinerait sa santé; mais sa petite besogne, distribuée avec discernement, contribuera à rendre ses membres vigoureux, à endurcir son corps et à fortifier sa constitution. Ici encore, la mode, bien qu'elle tende à se propager jusque dans les localités les plus reculées, fera moins de ravage, non point peut-être parce que mieux qu'à la ville, on visera au développement corporel, mais l'esprit d'économie guidera en ce point la plupart des mères. Les vêtements des filles seront plus larges, afin d'être portés plus longtemps; les corsets ne trouveront accès qu'auprès des plus vaniteuses.

Nous ne ferions qu'une besogne incomplète si nous ne mettions nos élèves en garde contre un ennemi de la santé physique, qui est, pour les garçons, l'usage du tabac, pour les filles, la friandise. La passion pour le tabac est contagieuse; les élèves de seize ans fument, les plus jeunes les imitent. Surveillons-les et usons de toute notre fermeté pour extirper ce poison dans le jeune âge. La loi civile nous appuie en condamnant à une amende de 4 fr. 50 à 9 fr. tout fumeur n'ayant pas atteint l'âge de seize ans.

Un défaut très commun chez les filles, c'est la friandise. Accoutumons les enfants à éviter toute sensualité; point de sucreries, qu'elles s'en privent par raison et par esprit de foi; habituons-les à la tempérance; que l'âme conserve son empire sur le corps.

V. ÉDUCATION INTELLECTUELLE

« En l'état des croyances et des moeurs, dit M. Vissiot dans l'*Education à l'école professionnelle et secondaire*, sous un régime qui donne le droit au nombre, instruire est bien, moraliser est mieux; si l'un est utile, l'autre est nécessaire; car une société a encore plus besoin de moralité que de savoir, et d'honnêtes gens que de gens instruits. Si le nombre des honnêtes gens va diminuant, si le nombre des autres va augmentant, il y a péril en la demeure. Ici la qualité ne supplée pas à la quantité; la société n'est pas une place forte, où une poignée de braves puisse tenir indéfiniment contre des assaillants innombrables.

« L'éducation, ajoute le même auteur, ne peut-elle pas, à la rigueur, se passer de l'instruction, tandis que la première est indispensable à la seconde? En effet, avec les lumières naturelles de la raison et à l'aide de la conscience, on arrivera à faire un honnête homme; tandis que tout le savoir-faire du monde ne suffit pas à garantir du vice, ni même à préserver du crime. L'homme qui n'est qu'instruit en est plus dangereux; l'ignorance honnête est inoffensive, elle peut être vertueuse. Est-ce à dire que l'instruction soit inutile à l'éducation? Elle lui est, au contraire, un auxiliaire précieux; en éclairant l'esprit, elle crée au libre arbitre de nouveaux et puissants motifs: elle transforme en volonté claire et réfléchie les mouvements obscurs et instinctifs de la conscience. Du reste, la statistique judiciaire est une irréfutable démonstration de la vertu moralisatrice inhérente à l'instruction; l'immense majorité des crimes est à la charge de la brutalité ignorante. »

M^{me} Joye fait les réflexions suivantes: « Il est universellement reconnu que l'éducation est la première condition du bonheur et que l'instruction, sagelement conduite et habilement combinée avec l'éducation, est la seconde. »

M^{me} Boiston et Rosine Maillard poursuivent : « L'éducation et l'instruction sont étroitement unies comme éléments inséparables du même système, mais l'instruction n'est qu'une branche de l'éducation, et une branche subordonnée. »

« L'instruction et l'éducation, ajoute encore M^{me} Maillard Collette, sont sœurs jumelles. Unies l'une à l'autre, elles font des prodiges. L'instruction contribue au bien-être matériel, tandis que l'éducation engendre des qualités qui font le véritable bonheur. Privée du concours de l'éducation, l'instruction n'est qu'un corps sans âme, et l'œuvre ainsi poursuivie serait stérile. »

Nous ne saurions établir une différence bien marquée entre l'instruction à donner à la femme et les connaissances qu'il importe de faire entrer dans l'esprit du jeune homme. Si ce dernier se propose d'embrasser une carrière libérale, les établissements supérieurs se chargeront de faire de lui un homme capable et dévoué; si, au contraire, il se sent appelé à la vie des champs, au travail de l'atelier, c'est à l'école primaire alors qu'incombe la tâche de former en lui un ouvrier intelligent, un homme éclairé, capable de comprendre ses vrais intérêts, de régler ses affaires personnelles et même de se rendre utile à ses concitoyens. L'instituteur devra toujours, dans son enseignement, laisser une grande part à la partie pratique, en envisageant les conditions de ses élèves et les différents états qu'ils pourraient embrasser, tout en accordant à chaque partie du programme la part qui lui revient.

« Il n'est aucune des branches de l'enseignement qui puisse être négligée par les garçons; elles leur seront toutes nécessaires, et il n'est pas d'état où elles ne trouvent leur emploi », nous fait remarquer avec raison M^{me} Marie Richoz.

Les auteurs du XVII^e siècle considéraient l'instruction des femmes comme dangereuse; et aussi, se sont-ils élevés souvent contre cette partie de l'éducation. Fénelon lui-même dans son *Traité de l'éducation des filles* trouve qu'elles ne doivent point aspirer à des connaissances « qui ne sont pas nécessaires à leur sexe. » Ce qui avait sa raison d'être autrefois ne peut plus exister de nos jours; car est-il une femme qui ne puisse être appelée à diriger un ménage, et par là même, à faire des comptes, à entretenir une correspondance, en un mot, à gérer toutes les affaires de la maison. « Ce que nous voulons, dit M^{me} Dafflon, ce sont des femmes instruites et non pas des femmes savantes. »

Et la femme n'est-elle pas destinée à être la compagne de l'homme? abandonnons pour un instant la parole à M^{me} Jonin. « A un homme intelligent, dit-elle, il faut une femme intelligente, capable de s'associer à sa pensée, à ses travaux, d'être digne de son estime et de sa confiance; voilà pourquoi il ne saurait être question de restreindre le domaine intellectuel pour la femme, de borner l'exercice de ses facultés morales. » M^{me} Glasson continue en ces termes : « Si la femme veut remplir dignement sa mission d'épouse et de mère, elle doit recevoir, aussi bien que l'homme, une instruction solide et variée: bien éléver la femme, c'est bien éléver la famille. » « Elever la femme pour la vie de famille, dit encore M^{me} Jonin, ce n'est pas seulement en faire une ménagère économique, laborieuse et prévoyante; ce rôle tout important qu'il est, s'efface devant la mission que la femme doit remplir comme compagne de son mari et surtout comme mère: son éducation doit donc être intellectuelle aussi bien que morale et religieuse. »

Nous ne nous étendrons pas sur les matières à enseigner dans nos écoles; chacun connaît le programme scolaire et il suffit de nous y con-

former pour découvrir que le législateur fribourgeois y a prévu la différence d'éducation intellectuelle.

« La jeune fille, dit une de nos collaboratrices, a un caractère léger et frivole; son instruction doit être dirigée vers les branches qui conviennent le mieux à son caractère, telles que la musique, le dessin, les belles-lettres, les petits travaux manuels, etc. » Mesdames les institutrices voudront bien permettre à leur rapporteur de ne pas se ranger à cet avis, car la jeune fille doit, avant tout, contracter l'habitude de la réflexion, prendre de fortes habitudes de travail intellectuel, et, quelles que soient alors les fonctions qu'elle est appelée à remplir au sein de la société, elle sera à la hauteur de sa destinée.

VI. EDUCATION MORALE ET RELIGIEUSE

« L'éducation physique et l'éducation intellectuelle, dit M^{me} Marie Richoz, ne sont rien sans l'éducation morale. »

« Une grande erreur de nos temps modernes, ajoute M^{me} Perret, c'est d'avoir voulu séparer la morale de la religion, d'avoir tracé des règles de conduite sans les lier à ces pieuses croyances qui leur donnent tant de force et d'autorité, d'avoir imposé à l'homme le joug des devoirs en rejetant l'appui dont sa faiblesse a le plus besoin pour le porter. L'instruction sans religion ne sera jamais qu'une calamité. Parcourez l'histoire, et vous verrez que tous les législateurs, tous les grands bienfaiteurs de l'humanité ont été des philosophes religieux. »

« L'égalité morale existe entre l'homme et la femme; la religion, observent M^{les} Dafflon et Michel, estime toutes les âmes au même prix. Tous les deux ont les mêmes devoirs à rendre au Créateur, le même but à atteindre au prix des mêmes luttes. Leur éducation religieuse et morale exige donc le même enseignement. »

« Il est à remarquer cependant, poursuivent M^{les} Corboz et Dématraz, qu'à l'école de la religion, l'intelligence de la jeune fille, se développe sensiblement et acquiert une merveilleuse perspicacité: pendant que le jeune garçon du même âge est d'ordinaire lent à comprendre et peu accessible aux nobles inspirations, la jeune fille marche à grands pas dans la connaissance et la pratique de la religion. Dès le berceau, elle a le don de parler à Dieu; et, pendant que son jeune frère retient à grand peine une formule de prières, elle supplie le Ciel, d'une voix qui bégaye encore, pour elle et pour toute sa famille. »

« Si le garçon est moins susceptible de recevoir les impressions qu'on voudrait faire naître en lui, ajoute M^{me} Fédérer, faudrait-il passer sur ce défaut et se dire qu'une plus forte dose de science, des qualités solides, le courage, la persévérance, portés à un plus haut degré, remplaceront chez lui les qualités du cœur plus développées chez la jeune fille? Non. A qui incomberont les grands devoirs, les plus sérieuses préoccupations? à qui la patrie en danger demandera-t-elle les plus grands dévouements? à qui s'adresseront la veuve et l'orphelin qui auront besoin de secours? A l'homme. Et sera-t-il à la hauteur de sa noble tâche? pourra-t-il mener à bien les grands intérêts qui lui seront confiés, si l'on n'a pas eu soin de cultiver dans son cœur l'affection, la piété, la compassion, si on l'a laissé grandir dans l'indifférence et l'égoïsme? »

On reproche souvent à la femme de dépasser les limites d'une dévotion bien réglée, entraînée qu'elle est par la vivacité de son imagination et la surabondance de ses sentiments. Dans cet excès même se trouve un témoignage flatteur pour elle; n'est-ce pas son cœur aimant et dévoué

qui la porte, dans ses affections religieuses aussi bien que dans ses affections naturelles, à ne point mettre de bornes aux témoignages de sa tendresse et de son respect ?

« Eu reste, nous dit encore M^{me} Corboz, elle peut rendre aux hommes accusation pour accusation, en s'appuyant sur la semi-incrédule^t de beaucoup d'entre eux, sur leur zèle pour la modération ou les retranchements en matière religieuse, sur le respect humain surtout qui éloigne de Dieu plus d'âmes que n'en corrompent satan et le monde. En matière de religion l'homme pèche par ignorance et par orgueil ; la femme pèche par ignorance aussi sans doute, et par excès de sensibilité. Il importe de les éclairer au même degré et de les prémunir par une direction particulière contre les défauts propres à chacun. Mais qu'on ne s'y trompe pas, si l'indifférence et l'incrédulité font tant de progrès, c'est que les préjugés et l'erreur répandus contre la foi catholique ne trouvent pas, dans la plupart des femmes, une connaissance assez approfondie des vérités du catholicisme. »

Heureux l'enfant qui grandit sous la triple influence d'un prêtre zélé, d'une mère pieuse et éclairée et d'un instituteur ou d'une institutrice qui possède cet ascendant inexplicable que donne la science unie à la vertu ; plus heureux encore, si un père joint à ce ministère de l'éducation, ses graves leçons et ses bons exemples.

Si nous avons dit plus haut que l'éducation morale et religieuse exige, pour les deux sexes, les mêmes soins, le même enseignement, il ne faut pas conclure de là que les moyens à employer pour les diriger vers la même fin, l'éternité bienheureuse, ne diffèrent pas entre eux : ce serait bien téméraire de l'avancer. De la dissemblance de position naîtra naturellement la différence des procédés à employer.

L'éducation religieuse est pour les filles de la plus haute importance. La religion est la mère de toutes les vertus ; c'est elle qui leur donne tout leur charme. « Une femme sans religion est un monstre », dit Rolfus. Prenez-lui la religion et vous lui ôterez la morale. Laissons donc grandir la jeune fille dans une atmosphère profondément religieuse. L'esprit religieux la rendra forte dans les dangers du monde et lui donnera le courage dont elle aura besoin dans sa vie future, soit comme épouse et comme mère d'une nombreuse famille, soit peut-être comme garde-malade au chevet d'un père, d'une mère, d'un parent. Développer dans son âme les sentiments d'un cœur généreusement chrétien, apte au dévouement et au sacrifice : telle est notre noble tâche au point de vue de l'éducation religieuse des filles.

Pour nous convaincre de l'importance de l'éducation des jeunes personnes, rappelons ici, à la suite de M^{me} Duc Joséphine, quelques paroles de l'illustre Fénelon : « Que s'ensuit-il de la faiblesse naturelle des femmes ? Plus elles sont faibles, plus elles ont besoin d'être fortifiées. N'ont-elles pas des devoirs à remplir, mais des devoirs qui sont les fondements de toute la vie humaine ? Ne sont-ce pas les femmes qui ruinent ou soutiennent les maisons, qui règlent tout le détail des choses domestiques, et qui, par conséquent, décident de ce qui touche de plus près à tout le genre humain ? Il faut considérer, outre le bien que font les femmes quand elles sont bien élevées, le mal qu'elles causent dans le monde quand elles manquent d'une éducation qui leur inspire la vertu. Il est constant que la mauvaise éducation des femmes fait plus de mal que celle des hommes, puisque les désordres proviennent souvent de la mauvaise éducation reçue de la mère. » Joseph de Maistre n'a-t-il pas dit : « C'est sur les genoux d'une mère que se forme ce qu'il y a

de plus excellent dans le monde : un honnête homme et une honnête femme. » M^{me} Pégaitaz Eugénie ajoute : « Ce sont les hommes qui font les lois ; mais ce sont les femmes qui font les mœurs. L'histoire est là pour attester que les hommes illustres par leurs vertus ou fameux par leurs crimes, en ont puisé, en grande partie, les germes dans l'influence maternelle. »

« Si donc la femme, par vocation, joue un si grand rôle dans le monde, si c'est à elle qu'est confiée l'éducation des enfants, comment donnera-t-elle ce qu'elle n'a pas, nous dit M^{me} Magnin ? » Ne fermons pas à la femme la voie qui peut la mettre à la hauteur de sa noble mission ; mais donnons-lui une éducation forte et solide, capable de la soutenir dans les rudes sentiers de la vie. « Faisons-lui aimer le bon Dieu et le foyer de la famille, apprenons-lui à se dévouer sans cesse, à s'oublier pour les autres. Sa vie ne sera-t-elle pas une suite de peines et de dévouement, dit M^{me} Villard. »

Disons avec M^{me} Glasson que « l'institutrice devra s'efforcer de faire de ses élèves des filles soumises et dévouées, des épouses vertueuses, des mères de famille qui soient vraiment les femmes fortes de l'Evangile. » « L'institutrice les formera à la piété sans laquelle il n'y a point de vertus solides, dit M^{me} Boiston. » « Par piété, continue M^{me} Pégaitaz, j'entends celle qui est basée sur la connaissance exacte de la religion et le renoncement quotidien dont l'obéissance est la forme la plus pratique. C'est celle-là seule qui préparera la jeune fille aux sacrifices si nombreux qui composent la chaîne de la vie des femmes. En dehors de ces conditions, la piété n'est qu'un vain mot, une illusion propre à nourrir la vanité et à abuser celle qui s'en glorifie. »

Elle l'habituera autant que possible, à maîtriser son caractère souvent vif et emporté ; elle lui apprendra, dit M^{me} Moosbrugger, à être toujours souriante, même au prix des luttes intérieures les plus violentes, à montrer un visage serein afin de répandre autour d'elle le calme et la joie.

M^{me} Michel veut que l'institutrice lui enseigne la modestie, compagne inseparable de la douceur : « une femme douce et affable est toujours modeste et cette précieuse vertu double la valeur de ses autres qualités. Elle la préservera de la vanité, vice dans lequel tant de jeunes filles tombent avec une si grande facilité, en faisant appel à sa raison, et à sa foi, en lui montrant le ridicule de la coquetterie, en la portant à sacrifier le prix d'une parure pour secourir les malheureux, en lui faisant voir combien la beauté de la vertu surpassé les charmes passagers que donnent les objets de la toilette. »

Disons avec M^{me} Wirth dans *La Future Ménagère* que ces jeunes femmes, ces jeunes personnes qui mettent leur gloire dans le luxe et la parure, qui cherchent à éclipser les autres par leur toilette, à briller hors de leur sphère, montrent par là que leur esprit borné n'est susceptible d'aucune occupation sérieuse, que leur cœur est incapable de goûter des jouissances plus douces et plus réelles ; au lieu de plaire elles se rendent ridicules.

Sachons aussi intéresser la jeune fille à quelques œuvres de charité. Rien n'éclaire l'intelligence, rien n'élève les sentiments et ne fait sortir de soi-même comme la bienfaisance. Habituons les enfants à la vue de la souffrance, afin d'empêcher leur cœur de s'endurcir, afin de leur faire goûter le bonheur incomparable de soulager les malheureux.

« Habituons-les aussi, observe M^{me} Bourqui, à regarder plus bas afin qu'elles se trouvent heureuses dans la position où Dieu les a fait naître.

Il y a différentes classes dans la société : des jeunes filles sont comblées des dons de la fortune, les autres sont déshéritées des biens de ce monde ; elles souffrent et pleurent, privées de bien des jouissances. Si une enfant regarde au-dessous d'elle, son cœur s'attristera certainement en voyant la misère et elle tendra la main aux infortunés. Elle fera même l'aumône d'une bonne parole d'encouragement, d'un petit salaire même, et surtout elle ne jaloussera point les richesses de celles que la Providence a placées plus haut. Elle s'estimera heureuse d'avoir son petit bien être, son foyer bien doux sous l'aile de sa mère, son chez soi tout intime et favorisé par le Dieu bon, Père de toutes les créatures. »

« Retraçons à nos jeunes filles, écrivent M^{les} Moosbrugger et Bourqui, le bonheur, la joie, le contentement qu'on éprouve au sein de la famille, dans l'accomplissement de ses devoirs, loin du monde et de ses plaisirs. »

Nous terminerons par quelques réflexions de M^{les} Boiston et Rosine Mailard : « N'oublions pas que le degré d'éducation se mesure au degré de prévenance, d'obligeance et de prévoyance que nous sommes ou devons capables de nous imposer dans l'intérêt et pour le plaisir de nos semblables ; ce qui revient à dire que l'éducation se mesure à la bonté, et que la personne la mieux élevée est en réalité celle qui est la meilleure. »

Considérons l'éducation du garçon.

M^{le} Rey fait ressortir la nécessité d'inspirer aux jeunes garçons l'amour de la famille et du travail. « Il faut que le jeune homme aime l'intérieur de la famille, qu'il comprenne que les plus beaux jours de la vie sont ceux que l'on passe au foyer. Faisons-lui comprendre en quoi consiste la véritable grandeur, faisons-lui aimer le travail, inspirons-lui l'horreur de l'oisiveté, qu'il sache que la paresse est non seulement une révolte de la créature, une désobéissance à la loi de Dieu, mais encore une porte ouverte à tous les vices. Donnons-lui pour modèle la famille de Nazareth, pour lui apprendre, à l'exemple de Jésus, à partager son temps entre le travail et la prière. »

Le garçon, par instinct, veut commander ; qu'il apprenne à se gouverner lui-même avant de diriger les autres ; qu'il sache commander à ses penchants vicieux, parmi lesquels nous citerons la grossièreté envers ses semblables, la cruauté envers les animaux. Récompensons, encourageons les premiers efforts que fait l'enfant pour se corriger et surtout ne désespérons pas de lui : les natures vives, impétueuses, passionnées, promettent ordinairement plus que les natures timides. Formons dans le garçon un caractère solide, un caractère mâle, basé sur de bons principes.

M^{le} Maillard Caroline s'exprime en ces termes : « Quelle conduite doit tenir un sage éducateur en face de cet enfant au caractère égoïste, orgueilleux et dominateur ? Sa tâche est délicate. Prendra-t-il le parti de l'hurtilier sans cesse ? Il n'arrivera qu'à le heurter et à le surexciter au lieu de le guérir. En corrigeant l'enfant de cette prétention trop précoce à la domination, on semble condamner chez lui la vocation au commandement. Le jeune homme, sans s'en douter, possède un penchant naturel à la domination ; si nous l'humiliions toujours, il se raidira, mais il ne se soumettra pas. Il serait donc plus sage et plus prudent de lui laisser le sentiment de sa valeur en en lui faisant comprendre les périls et les devoirs. Puisque cet enfant sera un homme et qu'il devra commander plus tard, quelle que puisse être sa vocation, préparons-le à commander, à agir dignement. »

Laissions la parole à M^{le} Féderer : « Developperons-nous moins chez lui le sentiment religieux ? Ce serait faire fausse route, ce serait détruire d'un seul coup l'édifice moral, ce serait enlever la dernière barrière qui

resterait peut-être à ses passions, ce serait lui fermer la route de l'honneur, de l'équité, de la vertu, dans laquelle il doit marcher la tête haute, à l'abri de tout reproche, pour lui ouvrir celle du déshonneur, de la honte et du mépris. »

« La piété, dit M^{me} Rey, est aussi nécessaire au jeune homme qu'à la jeune fille ; elle lui est même plus nécessaire, car l'homme est appelé à représenter Dieu, à faire aimer et respecter sa religion sainte, non seulement dans sa famille, mais encore au sein de la société et de la patrie. Et pourtant, chose triste à dire, il semble que nos jeunes gens, au moins un grand nombre, se font une gloire de dédaigner, si ce n'est mépriser la prière, les exercices religieux ; quoique peu étendu encore, ce mal fait aussi quelques ravages parmi les jeunes personnes.

« A qui appartient-il de remédier à un tel malheur ? Sera-ce à la famille ? Oui, à elle devrait revenir la sainte mission de former l'enfant aux vertus qui feront le bonheur et le couronnement de sa vie ; mais, hélas ! la famille est quelquefois pour l'enfant, si avide d'impressions, une école de vices. A l'instituteur de recevoir alors cette âme déformée par une fausse et mauvaise éducation, d'éclairer sa raison, de diriger sa volonté en lui montrant le phare des préceptes divins, et les avantages de l'accomplissement de tous ses devoirs. »

« Ce serait une témérité, dit M^{me} Barbey, de vouloir obtenir d'un garçon la tranquillité, la douceur propre au caractère de la fille. Pas de sensiblerie, de sentimentalisme, rien d'efféminé dans l'éducation du garçon. Qu'on s'adresse à la raison, puis au cœur. Tout doit être grand, noble, digne dans le caractère de l'homme, puisqu'il est revêtu de l'autorité. »

« Ce qu'il faut au jeune homme, ajoute encore M^{me} Féderer, c'est une éducation sérieuse qui commence à l'enfance pour finir seulement lorsque la religion en aura fait un homme pieux, convaincu, ferme, inébranlable dans sa foi, lorsque le travail l'aura familiarisé avec la fatigue, les privations, les préoccupations matérielles et l'accomplissement rigoureux du devoir, et que la science en aura fait un homme capable, utile à son pays, à sa famille, à la société.

« Ce qu'il faut interdire au jeune homme, c'est la vie bruyante et dissipée qui lui fait oublier ses devoirs au mépris de ses intérêts les plus sacrés ; ce sont les mauvaises habitudes, les compagnies dangereuses qui ébranlent toujours, lorsqu'elles ne détruisent pas les fondements que la religion et les sages conseils ont déposés dans son cœur.

« Ce qu'il ne faut point lui laisser ignorer, c'est que l'avenir est entre ses mains, que l'Eglise veut des prêtres pour enseigner et évangéliser les peuples ; l'Etat d'honorables magistrats ; la société des pères de famille dignes de respect, et la patrie de braves défenseurs. »

Une qualité qu'on pourrait appeler à juste titre une demi-vertu et qui convient également aux enfants des deux sexes, c'est la politesse. Ecoutez ce que nous dit à ce sujet M^{me} Bourqui.

« La politesse est une des qualités que les parents désirent le plus dans leurs enfants et à laquelle ils sont, pour l'ordinaire, plus sensibles qu'à toutes les autres. En effet, le manque de savoir-vivre rabat beaucoup du mérite le plus solide et fait que la vertu même paraît moins aimable. Il faut *polir* le diamant brut pour qu'il serve d'ornement et de parure. On ne peut donc s'appliquer de trop bonne heure à rendre les enfants civils et polis.

« L'importance est d'aller au principe et de combattre en eux certaines dispositions directement opposées aux devoirs sociaux : une grossièreté

féroce et rustique qui empêche de faire réflexion à ce qui peut plaître ou déplaître ; une hauteur et une fierté qui les persuadent que tout leur est dû et qu'ils ne doivent rien aux autres ; un esprit de critique qui condamne tout, voilà les défauts auxquels il faut déclarer une guerre ouverte. — Les jeunes filles sont exposées à la sotte vanité, au mépris d'autrui, à la nonchalance, suites inévitables du manque de civilité. Supprimons la cause, l'effet disparaîtra promptement. La bonté de l'âme resplendira dans les mœurs, et la politesse rendra modérés et doux tous les sentiments, toutes les opinions et toutes les paroles ; c'est la grâce simple et sans fard qui répand sur l'extérieur un air de cordialité respirant l'affection. »

C'est l'orgueil, du reste, qui rend les manières hautaines, le parler prompt, affirmatif, tranchant ; c'est à l'orgueil que se rattachent la lenteur à obéir, le refus des marques ordinaires de déférence et d'égards, la mise prétentieuse, l'air suffisant. Combattons ce vice dans nos élèves. Parlons de modestie, d'humilité, de défiance de soi-même, de respect pour autrui et surtout pour les vieillards. Tous les coeurs s'inclinent vers l'enfant qui sait écouter en silence et avec respect. C'est là le secret de se faire aimer, d'acquérir de l'expérience et de se corriger de ses défauts.

Disons, pour nous résumer, que, si nous voulons réussir en éducation, nous avons à former le jeune homme comme la jeune fille à la pratique de la vertu ; l'un et l'autre auront à éviter bien des dangers, à vaincre bien des obstacles dans le chemin de la vie ; apprenons-leur à marcher courageusement dans la voie que la divine Providence leur a tracée ; montrons-leur la source où ils pourront toujours puiser force et consolation. Et nous qui avons reçu de Dieu la mission de former la jeunesse, écoutons les sublimes enseignements du Divin Educateur et demandons-lui tous les secours qui nous sont nécessaires pour être toujours à la hauteur de notre vocation en prêchant bien plus par les exemples que par les préceptes.

CONCLUSIONS

1. L'éducation est l'œuvre qui fait de l'enfant un homme capable de se diriger dans les sentiers de la vie et d'atteindre le but pour lequel Dieu l'a placé en ce monde.

2. Elle est de la plus haute importance ; elle contribue pour une large part à la civilisation des peuples ; mais la fin qu'elle se propose est seule d'une absolue nécessité.

3. Elle doit commencer avec le premier baiser maternel pour ne finir qu'avec la vie.

4. Toute éducation bien faite doit cultiver, exercer, développer, fortifier toutes les facultés physiques, intellectuelles et morales de l'enfant.

5. Préparons le garçon à ses futurs devoirs comme père de famille, soldat, citoyen, administrateur des affaires publiques ; préparons la jeune fille aux devoirs de sa vocation de future ménagère, d'épouse et de mère.

6. Le garçon est rude dans ses manières, il va droit au but, il agit avec franchise, il est impérieux et commanderait volontiers, il ne cherche pas à plaire, il ne souffre point qu'on le contrarie, il est difficile à émouvoir ; il aime les jeux bruyants et aspire à la liberté.

7. La jeune fille est d'ordinaire plus douce, plus sensible, plus docile ; elle naît avec le désir de plaire et le goût de la parure.

8. Si l'éducateur veut rendre son action efficace, il doit connaître aussi

parfaitement que possible le caractère de ses élèves. Il l'étudiera donc attentivement.

9. A l'école l'éducation physique, si j'excepte la gymnastique réservée aux garçons seuls, sera la même pour les enfants des deux sexes : les prescriptions hygiéniques seront strictement observées.

10. La gymnastique bien dirigée contribuera beaucoup au développement normal du corps.

11. Il faut interdire aux garçons l'usage du tabac.

12. La friandise nuit à la santé : réagissons contre ce défaut commun chez les filles.

13. L'instruction est une branche de l'éducation ; elle marchera de pair avec celle-ci, lui étant un auxiliaire précieux.

14. L'instruction est aussi nécessaire à la jeune fille qu'au garçon. Ne négligeons aucune des branches du programme scolaire. Dans notre enseignement, envisageons toujours le côté pratique.

15. Laissions une large part à l'économie domestique et aux ouvrages manuels.

16. Inspirons à l'élève l'amour de l'ordre, une piété vraie et sincère : cette piété lui inspirera à son tour l'amour de tous ses devoirs.

17. Nous devons former dès le principe l'esprit de la jeune fille à ses futures occupations ; lui faire aimer la simplicité : là se trouve la modération des désirs, la paix, le contentement.

18. Implantons profondément dans le cœur de la jeune fille la charité, le dévoûment, la douceur, l'égalité d'humeur, autant de vertus et de qualités qui contribueront à son bonheur et à celui de son entourage.

19. Efforçons-nous de faire aimer le foyer domestique et la vie de famille aux enfants des deux sexes.

20. Formons dans le garçon un caractère mâle et solide, basé sur des principes religieux.

21. Corrigeons son penchant naturel à la domination en faisant appel à sa raison ; ne pas l'humilier sans motif grave.

22. La piété est indispensable au jeune homme aussi bien qu'à la jeune fille : qu'il sache puiser dans la religion force et consolation.

23. Mettons en garde le jeune homme contre les mauvaises compagnies, la vie bruyante, les plaisirs dangereux. A l'occasion, plaçons devant ses yeux le tableau des misères dont l'inconduite est la source.

24. Que nos élèves respectent les convenances, même envers les malheureux ; qu'ils n'insultent point à la misère d'autrui ; qu'ils sachent se gêner pour faire plaisir, se taire pour ne point froisser l'amour-propre ; qu'ils apprennent à saluer poliment les passants et à être raisonnables partout et surtout en public.

25. Rappelons-nous que nous devons surtout prêcher par l'exemple.

Zénauva, le 21 juin 1886.

Eulalie PLANCHEREL, institutrice.